

Tête-à-tête avec Farhang Rajaei

2001-02-22

info@idrc.ca

Qu'en est-il de la condition humaine à l'aube de l'ère planétaire ? Puisant à même sa vaste expérience ainsi que dans les oeuvres de chercheurs et philosophes occidentaux et « non occidentaux », Farhang Rajaei présente une étude rafraîchissante et critique de la nature de la mondialisation.

La Mondialisation au banc des accusés — La condition humaine et la civilisation de l'information récuse le point de vue conventionnel qui établit un rapport d'égalité entre la mondialisation et l'expansion du système économique capitaliste. En brossant un large portrait historique et holiste, l'auteur présente la mondialisation sous une perspective à la fois multidisciplinaire et multiculturelle. Quelles sont les possibilités à exploiter ? Quels dangers devons-nous surmonter ? Le professeur Rajaei examine la gestion publique et le paradoxe de la mondialisation et du nationalisme. *Explore* s'entretenait récemment avec l'auteur de *La Mondialisation au banc des accusés*.

Pourquoi avez-vous écrit ce livre ? À qui s'adresse-t-il ?

En tant que professeur, je me préoccupe beaucoup de la population étudiante, de la nouvelle génération qui doit faire face à de nouveaux défis et s'attaquer à de nouveaux enjeux. L'idée du livre est née lors de la préparation d'un cursus à l'intention des étudiants d'université qui voulaient mieux saisir les tenants et aboutissants de la mondialisation. Comme le projet a commencé par l'idée d'un programme d'études, le produit fini en a la forme. Il a été rédigé comme une énonciation des questions à examiner. Mais en y regardant de plus près, je me suis rendu compte que l'ouvrage était susceptible d'intéresser tous les lecteurs parce que j'évite, autant que possible, de le truffier de jargon.

Êtes-vous optimiste ou pessimiste devant la forme que prend la mondialisation ?

Ni l'un ni l'autre. La mondialisation est un phénomène humain. Comme êtres humains, nous avons le pouvoir de faire le bien ou de faire le mal et, partant, tout ce que nous créons a la même capacité. Dans mon ouvrage, j'ai donc cherché à être réaliste et à montrer la complexité des véritables enjeux. Plus souvent qu'autrement, nous tombons dans le piège de la glorification ou de la diffamation, ce qui, dans un cas comme dans l'autre, ne sert à rien à moins d'avoir une motivation politique ou un intérêt particulier [à défendre].

D'aucuns prétendent que la mondialisation a pour effet de généraliser le matérialisme occidental et de rendre la planète homogène, mais vous récusez ce point de vue. Pourquoi ?

Pour moi, il s'agit là d'une vision unidimensionnelle de la mondialisation. C'est une conception réductionniste qui simplifie à outrance un phénomène extrêmement complexe. La notion de « triomphalisme économique » ou de « religion du marché » n'aide pas davantage. Il est intéressant de constater que Coca Cola fait sa marque partout, mais ne réussit pas à s'imposer en Chine.

Pourquoi ? Parce qu'il n'arrive pas à y déclasser le thé. Il n'est pas enraciné dans la culture locale. Il en va ainsi de tous les produits mondialisés : à moins de se rattacher d'une façon ou d'une autre à la culture locale, aucun ne pourra y prendre racine.

Dans la partie du monde où je vis, l'Iran, le récipient qui permet de garder des aliments froids ou chauds — un thermos — s'appelle un Coleman. Ce n'est qu'une fois rendu au Canada que j'ai découvert qu'il s'agissait du nom d'une compagnie qui fabrique les thermos. C'est ainsi qu'il en est venu à faire partie des réalités locales. De même, ce qui sert ici à un usage donné peut être utilisé autrement ailleurs. Un objet peut servir à tout autre chose que ce pour quoi il avait d'abord été conçu dans son lieu d'origine. Je n'estime donc pas que la mondialisation est synonyme d'homogénéisation. Cela n'empêche pas qu'il existe bien des manières communes, ou formes de normalisation, de faire les choses.

Vous soulignez que la normalisation touche en particulier le langage. Vous laissez entendre que pourrait émerger un langage universel (l'anglais, par exemple), qui serait pour tous une langue fonctionnelle.

Beaucoup craignent la prépondérance de la langue anglaise, étant persuadés qu'elle abolira les cultures, entre autres choses. Dans *La Mondialisation au banc des accusés*, je prends comme exemple le monde islamique. À l'époque de la « mondialisation », alors que les Musulmans dominaient le monde, de la Chine à l'Afrique du Nord, la langue arabe était le moyen de communication par excellence tant pour la culture, la civilisation, les interactions, l'administration que pour la politique — et pourtant, il existait de nombreuses formes de culture. Selon moi, ce qui pourrait se rapprocher le plus d'une homogénéisation de la culture découlant de la mondialisation serait un langage commun. Et encore, l'histoire en témoigne, la civilisation islamique a été traversée par différents langages qui ont survécu.

À l'encontre, toutefois, on pourrait alléguer que l'omniprésence de la technologie et l'étendue de cette nouvelle culture du XXI^e siècle, dite culture du marché, ne sont en rien comparables à certains des modes agraires de production que l'on a connus antérieurement. Il est vrai qu'existait alors, partout dans le monde musulman, cette idéologie d'une incommensurable portée qu'on appelle l'Islam. Mais il ne disposait pas du médium, de la technologie qui auraient pu entraîner son homogénéisation.

Comme se le demande Thomas Homer-Dixon, professeur en relations internationales à l'Université de Toronto, dans son récent ouvrage *The Ingenuity Gap* : Faisons-nous fi de l'ingéniosité humaine ? Ne voyons-nous plus les humains que comme des objets manipulés par la technologie, ou sont-ils des agents ? Je suis convaincu que bien des gens préféreraient être des objets. Mais je suis également persuadé que beaucoup refuseraient de l'être. Et je ne parle pas de l'élite. Je songe aux êtres humains ordinaires qui passent des heures à leur ordinateur la nuit, par opposition à ceux qui manifestent devant la Banque mondiale ou à Seattle. Ce sont des gens ordinaires. Les humains sont assez intelligents pour s'en rendre compte lorsque quelque chose les démotive, et pour y résister.

Vous réfutez également le paradigme du choc des civilisations, avancé par le professeur Samuel Huntington de l'Université Harvard. Pourquoi ?

À mon sens, parler de choc des civilisations est une contradiction. S'il y a civilisation, il ne peut y avoir de dissension. Une personne civilisée règle ses différends de manière civilisée. Les civilisations font de même. Les civilisations n'interviennent pas. Elles respectent les frontières. Elles ne s'immiscent pas dans les affaires d'autrui. Sinon, c'est de la domination. Les nations

conquérantes ou dominatrices ne cherchent qu'à vaincre, elles établissent les règles du jeu en cours de route, alors que les civilisations se conforment à des règles dont elles ont déjà plus ou moins convenu.

Selon moi, ce dont Huntington veut vraiment parler [dans *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*] c'est de la lutte pour le pouvoir que se livraient les superpuissances avant l'avènement de la nouvelle civilisation de l'information. Il a déterminé sept blocs de pouvoir, mais qu'il nomme civilisations. C'est là où je suis en désaccord avec lui. Il n'utilise pas convenablement le terme civilisation.

Vous proposez un nouveau paradigme : une civilisation faite de plusieurs civilisations — l'unité dans la diversité, en quelque sorte. Pouvez-vous préciser votre pensée ?

Ce n'est pas une idée nouvelle. Lorsque la civilisation grecque était à son apogée, Aristote avait recensé 150 cités (*polis*). Ces 150 collectivités étaient-elles les mêmes ? Nullement. Nous savons que les Athéniens se comportaient fort différemment des Spartiates ou des Corinthiens. Les Athéniens privilégiaient la démocratie, alors que chez les Spartiates, la tendance était au militarisme et que la société corinthienne était axée sur l'économie. Mais tous vivaient dans la civilisation hellénique, adoptaient la façon de penser grecque.

Un autre exemple est la civilisation islamique, un mode de penser commun aux Musulmans. Est-ce à dire que, sur le plan culturel, la population de la Péninsule arabe était la même que celle d'Afrique du Nord ? Pas du tout; chacune avait sa propre culture. Peut-être aurais-je dû [dans *La Mondialisation au banc des accusés*] utiliser l'expression « une civilisation, plusieurs cultures ». Cela aurait été plus juste. Si l'on devait apporter une correction majeure au paradigme que je propose, c'est ce qu'il faudrait dire : une civilisation, plusieurs cultures.

Soyons optimistes. Peut-être est-il possible que la mondialisation permette à une civilisation de prendre le relais, quitte à ce que toutes les autres la suivent. Nous rédigerions alors tous les documents de la même manière, nous dirigerions nos entreprises de la même façon, d'où la normalisation des modes de production. Mais, sur un autre plan, nous conserverions notre propre culture au sein d'une même civilisation.

***La Mondialisation au banc des accusés* prône la tolérance et l'acceptation des différences. Comment est-ce possible en Amérique du Nord où l'on est convaincu que c'est le monde occidental qui a raison ?**

Cette assurance tient en partie au fait que [l'Occident] est en position de force. C'est là une réaction bien humaine. Pourquoi les Grecs qualifiaient-ils les autres races de barbares ? Pourquoi, en Inde, ceux qui n'approuvaient pas le système étaient-ils traités d'intouchables ? Toutes les sociétés sont convaincues d'avoir l'apanage de la vérité. C'est un phénomène humain, quoique ce soit là un sentiment qui ne puisse guère mener à l'amélioration de la vie humaine. Ce n'est pas très bénéfique.

Pour être parfois excessive, cette confiance en soi diffère de l'orgueil. Entre l'orgueil et la satisfaction de soi, la ligne est très mince. La fierté est un sentiment humain, mais l'outrecuidance est tout autre chose. J'espère que malgré la rapidité avec laquelle nous vivons, l'omniprésence de la technologie, nos multiples occupations, etc., nous n'oublierons pas que nous devons nous soucier des autres. Dans quelle mesure mondialisation rime-t-elle avec compassion ?

Il y a quand même lieu d'être optimiste. Je peux cliquer sur un lien dans un site Internet et voir apparaître le visage, des réflexions ou la biographie d'un habitant des Philippines, de Tombouctou ou du Yémen du Nord. Pendant que je cherche quelque chose, je m'arrête parfois pour lire le site Web de quelqu'un d'autre. L'Internet nous donne accès à d'autres cultures.

Vous parlez dans votre livre de la nécessité d'une nouvelle forme de gouvernance mondiale, mais vous refusez l'idée d'une démocratie cosmopolite. Quelle forme devrait-elle prendre selon vous ?

Ce n'est pas d'un gouvernement mondial, mais de gouvernance mondiale dont nous avons besoin. Un gouvernement mondial suppose qu'il existe un organisme quelconque pour nous gouverner. Pour moi, la gouvernance mondiale est une nécessité si l'on veut assurer l'avenir. Il faut reconnaître qu'un grand nombre de questions auxquelles l'humanité doit faire face ne peuvent être du ressort des gouvernements locaux ou régionaux — je songe au changement climatique et à d'autres problèmes environnementaux, notamment. Il faudra, pour les régler, un effort plus universel. Je ne crois pas qu'il faille tellement attacher d'importance à la personne ou aux institutions qui pourraient s'occuper de ces questions, mais plutôt aux mesures à prendre.

Comment nous attaquer à ce qui doit être fait ? Il faudrait envisager pour la gouvernance mondiale la même démarche commune que pour la gestion des crises. Les États savent que certaines choses doivent être faites, mais ils ne peuvent les faire eux-mêmes; c'est pourquoi ils mettent sur pied des organismes internationaux comme l'Organisation mondiale de la santé et l'UNESCO.

L'auteur

Farhang Rajae est professeur agrégé invité au Collège des sciences humaines de l'Université Carleton à Ottawa (Canada). En 1984, il a été membre de la délégation iranienne de l'ONU et, de 1985 à 1996, professeur à l'Université de Téhéran, à l'Académie iranienne de philosophie et à l'Université (nationale) de Behesti. En 1990 et 1991, le professeur Rajae a été titulaire à l'Université Oxford. Son livre *Ma'rekeye Jahanbiniha (The Battle of World Views, Ehya Ketab, 1995 et 1997)* a établi sa réputation d'interprète des mouvements islamiques et de l'Islam politique.

L'ouvrage

[La Mondialisation au banc des accusés — La condition humaine et la civilisation de l'information](#)

par Farhang Rajae, CRDI 2001